Document généré le 4 mai 2024 23:04

24 images

Berlin
Pas de cinéma sans politique

Martin Delisle

Numéro 38, été 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22328ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Delisle, M. (1988). Berlin : pas de cinéma sans politique. *24 images*, (38), 21–22.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Patrick Straram

COLLECTION CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE PHOTO ALAIN GAUTHIER

Court article pour un long salut

par André Roy

En moins d'un an, trois personnes que je connaissais bien pour avoir travaillé avec elles sont mortes, dont Patrick Straram le Bison ravi que j'ai rencontré la première fois en novembre 1967, mais que j'avais lu bien avant, cela remonte à ses articles dans *Parti Pris* et dans *le Devoir*, et je puis dire qu'il était depuis 25 ans une référence pour moi, je voulais toujours savoir ce qu'il pensait de tel film, de tel livre, de tel disque, Patrick était un touche-à-tout, non je me trompe, ce n'est pas ça, pas touche-à-tout, ce qui a un côté superficiel, «culturé», il avait une conscience culturelle aiguë et croyait que toutes les activités symboliques se rejoignaient, s'interpénétraient, étaient inséparables parce qu'elles disaient l'air du temps, une façon de concevoir le monde, montraient la singularité d'un regard sur l'humanité, parce qu'on pouvait y lire une éthique, une morale, et tous les écrits de Patrick ont en quelque sorte milité (si je peux me permettre en cette époque ce mot) pour une morale, ce qui faisait de Patrick l'homme le plus passionné de cinéma au Québec, qu'il a communiqué cette passion à plusieurs, que sa passion nous manquera, il nous a montré qu'il fallait être intransigeant, fanatique même, jusqu'à être injuste s'il le fallait (Patrick dans sa générosité a été très souvent injuste), qu'il faut être ennemi du sens commun, de l'uniformité, de l'indifférence, je retiendrai toujours des écrits de Patrick qu'il plaçait le cinéma à un très haut niveau, celui de l'art, que sa passion venait d'un respect et d'une admiration immenses pour le cinéma, ce qui est de moins en moins courant dans la critique actuelle (c'est le moins qu'on puisse dire) où le septième art comme on dit est ramené à un pur divertissement, qu'on n'a plus aucune considération pour lui, Patrick était dérangeant, chiant, dans la marge, à côté, dehors, ailleurs, partout présent, je ne sais pas si ses critiques resteront, mais je sais que chaque fois que je verrai un film de Godard (ou de Duras, ou d'Akerman) je penserai à lui, ce qui sera pour moi une façon de le sentir encore vivant, et de me sentir moi aussi vivant. □

Berlin

Pas de cinéma sans politique

par Martin Delisle

Berlin, enclave occidentale au cœur de l'Allemagne de l'Est, est une ville où le jeu politique prend une dimension particulière. La culture se teinte elle-même de politique et le Festival du film — Internationale Filmfestspiele Berlin — n'échappe pas à cette règle. La 38e édition de cet événement, qui s'est déroulée du 12 au 23 février dernier, l'a parfaitement illustré. On a pu noter, cette année, la présence marquée des États-Unis avec de gros canons comme ***Broadcast News, Empire of The Sun, Walker, Moonstruck, September, Nuts*** et ***Powaqqatsi*** alors que, l'an dernier, l'Union Soviétique occupait le devant de la scène. Le Festival de Berlin doit pour sa survie ménager la susceptibilité des deux Grands.

De l'avis de tous, le film russe d'Alexandre Askoldov, ***La commissaire***, aurait dû obtenir l'Ours d'or. Mais, ce prix avait déjà été attribué à un film soviétique en 1987. Or, selon des conventions tacites, un pays ne peut remporter deux années de suite le grand prix d'un même festival. Comme les États-Unis ne présentaient aucun film qui puisse se mériter un premier prix, c'est la Chine qui s'est vue décerner l'Ours d'or 1988 pour ***Sorgho rouge*** de Zhang Yimou. Un choix somme toute justifié; nous aurons sans doute la possibilité d'en juger lors du prochain Festival des films du monde. ***La commissaire*** a toutefois reçu le Grand Prix spécial du jury et, politique oblige, l'Ours d'argent est allé sous les huées à Norman Jewison pour la mise en scène de ***Moonstruck***. Autre prix fort contesté: celui de la meilleure actrice accordé à Holly Hunter (***Broadcast News***).

Il serait trop long d'énumérer la liste complète des prix. D'ailleurs, le directeur du Festival de Berlin, Moritz de Hadeln, a annoncé qu'il envisageait d'en réduire considérablement le nombre. On ne peut qu'applaudir à cette initiative qui contribuera sans nul doute à redonner son véritable sens au palmarès.

(Suite de **Berlin...**)

Les grandes oubliées de ce palmarès furent Agnès Varda et Jane Birkin qui ont présenté un doublé fort attachant: ***Jane B. par Agnès V.***, un portrait un peu complaisant mais amusant de Birkin par Varda, et ***Kung Fu Master***, une touchante histoire d'amour entre un jeune adolescent et une femme de quarante ans, d'après un court texte de Jane Birkin. Ces deux films furent pour beaucoup, les meilleurs moments du festival en raison de l'émotion qui en émanait. Ne serait-ce que pour le savoir-faire de Varda, qui travaille dans la sobriété totale, ou le jeu de Birkin, tout en demi-teintes, ces deux films méritaient un prix.

Ce fut incontestablement une belle année pour le Canada. Cinq films importants le représentaient dans les diverses catégories: ***Life Classes*** de Bill MacGillivray, réalisateur de la Nouvelle-Écosse, en compétition; ***Family Viewing*** d'Atom Egoyan au Forum; ***A Winter Tan*** de Jackie Burroughs, Louise Clark, John B. Frizzell, John Walker et Aerlyn Weissman dans la section Panorama; et, enfin, dans le cadre du Festival de films pour enfants, ***The Great Land of Small*** de Vojtech Jasny et ***The Kid Brother*** de Claude Gagnon — qui a reçu le Prix du centre international du Film pour l'enfance et la jeunesse, ainsi qu'une mention spéciale de l'UNICEF.

Mais, c'est surtout au marché que le Canada a réalisé de bonnes affaires. ***Family Viewing***, particulièrement, a fait un malheur: vidéocassettes et documentation s'arrachaient comme des petits pains chauds et Egoyan ne sait plus à combien de festivals il a été invité.

Il semble d'ailleurs, d'après les réactions recueillies auprès de divers exploitants et participants, que Berlin soit plus propice que Cannes au rayonnement du cinéma canadien. L'importance du Marché du film et les critères de sélection qui régissent la programmation du festival ont contribué à faire connaître les créateurs canadiens. Le succès est moins médiatique qu'à Cannes où tout est fonction de modes, mais il est plus durable. Tant mieux, car le cinéma canadien est parvenu à une certaine maturité, si l'on en juge par le succès obtenu d'un bout à l'autre du pays et à l'étranger par des films comme ***Le déclin de l'empire américain, I've Heard the Mermaids Singing*** et ***Family Viewing***. Le travail de pionniers de Films Transit, de Téléfilm Canada et de la Société générale du cinéma pour faire découvrir notre cinéma dans les festivals comme Berlin et Cannes commence à porter fruit. C'est ainsi qu'on parviendra à faire reconnaître à l'échelle internationale la spécificité des cinémas canadien et québécois, à donner à ses créateurs le goût et l'énergie de continuer et, au public, l'envie de découvrir leur travail. □

Sorgho rouge de Zhang Yimou. Ours d'or 1988.

Aidan Tierney et Gabrielle Rose dans ***Family Viewing***.